



La démarche scientifique est ce qui différencie l'opinion du fait. A une époque où, « l'opinion se substituerait au fait », selon la description faite sur le site du Dies academicus. Je crois qu'en vérité la frontière entre les deux concepts est floue à toutes les époques, à commencer par celle qui a vu naître ce que nous appelons aujourd'hui « démarche scientifique ».

Nos chères sources et notes de bas de page, dont nos professeur-e-s nous ont répété qu'elles distinguaient le travail scientifique de la discussion de comptoir, sont pratiquées à différentes époques avec plus ou moins de rigueur. J'invoque ici l'exemple paradigmatique de Freud, dont les écrits sont encore aujourd'hui la base d'une théorie scientifique, alors qu'il utilise comme source, principalement, sa propre imagination.

Mais je ne veux pas accabler ici sans raison les fondements de la psychiatrie, car Freud n'est qu'un produit de son époque, durant laquelle la barrière entre opinion et fait était sans doute plus marquée par la position sociale de l'émetteur que par son travail critique des sources.

Il faut donc se rappeler humblement les contextes historiques de création de nos disciplines et de leurs méthodes ; il est utile de remettre en cause leurs fondements, qui sont souvent empreints d'un universalisme bien restrictif et prétentieux, avant de déplorer l'époque actuelle, qui a le mérite de vouloir rebattre les cartes.

Si je suis devant vous aujourd'hui, c'est car j'ai été désignée en raison de mon engagement, alors parlons-en !

Mon engagement n'a pas été un choix. Si je dis que ce n'est pas un choix, ne vous inquiétez pas je ne vais pas ici parler de devoir. Mais simplement de subsistance, d'habitude.

Mon parcours à l'université en est un parmi d'autres, de celles et ceux qui ont dû assumer, financièrement, le choix de faire des études supérieures. C'est le parcours de ces personnes qui, faute d'insouciance, font souvent preuve d'engagement.

Allocution de

Inès Ben Salem
Etudiante

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS

Samedi 2 novembre 2024

Neuchâtel

Je suis arrivée dans une association universitaire, l'AED, ce qui veut dire « Actions Etudiantes Durables », certainement d'abord à cause de la peur panique héritée maternellement du gaspillage alimentaire – oups revoilà Freud.

Mais mon engagement vient aussi du besoin de soulager par l'action, directe, la dissonance cognitive provoquée par un fort sentiment d'injustice. Une société injuste certes, mais dont les inégalités tendent à vous sauter aux yeux lorsque vous franchissez les portes d'une université.

Un jour, lors d'un séminaire d'histoire médiévale sur la famille, cette réalité m'a frappée, car les étudiantes et les étudiants qui avaient travaillé sur l'héraldique, la généalogie et l'onomastique faisaient toutes part de ce qu'ils avaient découvert sur leurs propres familles. Apparemment toutes les familles des personnes qui m'entouraient possédaient naturellement des blasons et étaient inscrites sur des registres ancestraux. Mais où sont donc passé-e-s celles et ceux dont les familles ne sont inscrites nulle part, sans numéro, sans blason, sans mémoire ?

Heureusement, en lien avec mon domaine qui est l'archéologie, j'avais choisi la mort comme thématique de travail. La mort a ceci de particulier que c'est un phénomène commun à tout le monde, et dont j'ai aussi des exemples dans ma famille.

Certes nous sommes, selon les statistiques, minoritaires, celles et ceux dont les parents ne sont pas passés par l'alma mater. Mais nous ne sommes pas pour autant invisibles ou silencieux, contrairement à ce qu'auraient aimé les élu-e-s qui ont souhaité augmenter nos frais d'écologie de 60% au printemps 2023.

Les mêmes qui, sincèrement étonnés de nous voir mobilisés, disaient des choses comme : "C'est chouette d'avoir un job étudiant, ça permet de s'insérer !"

Tout inséré-e-s que nous sommes à travailler le soir, le week-end, à rater les cours pour gagner de quoi pouvoir continuer à étudier, à jongler entre plusieurs employeurs.

"Mais il y a des aides !", nous dit-on. Oui c'est sûr, alors nous voilà à faire des dossiers fleuves remplis de formulaires kafkaïens, pour raconter encore une fois, sur le ton de la misère, la même histoire. La constante humiliation de devoir mettre en avant ses difficultés, pour un résultat incertain, souvent insuffisant, car qui mérite vraiment d'être aidé ?

Si, comme vous le voyez, les études sont parfois un combat, il faut reconnaître qu'elles ont été pour moi aussi une source de joie.

La joie de la découverte, la joie dans la recherche. Le bonheur de rencontrer les humains du passé, de partager leurs doutes, de s'émouvoir de leurs espoirs, de s'inspirer de leurs luttes.



Il y aussi la joie de la camaraderie, de trouver celles et ceux qui partagent nos intérêts secrets ou nos rêves de révolte. Le soulagement de trouver ses pair-e-s et de s'efforcer d'agir ensemble pour ce qui nous semble juste, comme ce fut le cas lors de notre occupation pacifique des locaux universitaires, au semestre de printemps de cette année, en solidarité avec le peuple palestinien.

Enfin, mes derniers mots seront pour mes professeur-e-s, celles et ceux qui m'ont toujours soutenue, qui m'ont porté dans ma curiosité et dans mon parcours jusque sur cette scène. Ils et elles détiennent la clé d'une des seules relations d'autorité qui se subvertit par sa nature même.

Car, comme le dit l'adage, arrive le jour où iels, ayant transmis tout leur savoir, se retrouvent face à leur égal-e.

